

LETTRES ALLEMANDES

Robert von Hornstein : *Memoiren* ; Munich, Süddeutsche Monatshefte, M. 5. — Heinrich Keller : *Ketten* ; Berlin, Egon Fleischel u. Co, M. 5. — Rudolf Huch : *Max Gebhardt* ; Berlin, ib. id., M. 3. 50. — Friedrich Werner van Oesteren : *Der Weg ins Nichts* ; Berlin, ib. id., M. 3. — Valerius Briusoff : *Die Republik des Südkreuzes* ; Munich, Hans von Weber, M. 4. 50. — Feodor Sollogub : *Das Buch der Maerchen* ; Munich, ib. id., M. 5. — Caisar Flaischlen : *Neujahrsbuch* ; Berlin, Egon Fleischel u. Co, M. 2. — A. Carnegie : *Deutschland und Amerika Die Kultur*, vol. 25), Berlin, Marquardt u. Co 1. 20. — R. M. Rilke : *Auguste Rodin (Die Kunst*, vol. 10 et 10 a) M. 3. — Memento.

L'autobiographie de Robert von Hornstein, qui vient de paraître en librairie, par les soins de son fils, est un des plus intéressants documents sur la vie intellectuelle et artistique de l'Allemagne dans la seconde moitié du siècle dernier. Le musicien, assez oublié aujourd'hui, a laissé cependant une série de *Lieder* d'une incontestable valeur. Il vécut durant certaines périodes de sa vie dans l'intimité de Wagner et de Schopenhauer et ce sont ses relations avec deux grands esprits qui serviront probablement à le faire passer à la postérité. Aucune de ses compositions n'eut jamais le succès que lui valurent ses articles publiés en 1883 dans la *Nouvelle Presse libre* de Vienne et où il relatait, dans un style très vivant, quelques-unes de ses conversations avec le philosophe de Francfort. Son fils nous affirme même que c'est la publication de ces deux feuilletons qui l'incita à rédiger ses **Mémoires**. La postérité y a gagné un volume charmant, plein de verve et de jeunesse, de sorte que l'on a pu dire avec raison qu'il faut remonter au dix-huitième siècle pour trouver une œuvre comparable à celle de Robert von Hornstein.

Ce qui nous intéresse surtout dans ces 364 pages de souvenirs, c'est l'état d'esprit de l'Allemagne du Sud avant la réalisation de l'unité allemande. Dès son enfance le jeune Hornstein voyage beaucoup. Son père était attaché à la cour du prince Charles-Egon de Furstemberg à Donaueschingen, où l'on faisait de fort bonne musique. A Fribourg, à Constance, à Offenbourg, il reçoit sa première éducation. Il note le prestige dont jouissaient les Français dans toutes ces villes frontalières, avant la révolution de 1848. A Offenbourg les images populaires représentant les batailles de Napoléon I^{er} passionnent les foules. Le Français apparaît comme un être supérieur, à qui il convient de se soumettre. Puis ce sont les souvenirs de 1848, des anecdotes sur le prince Louis-Napoléon. A Constance, le futur prétendant est l'homme du jour. On le voit tous les soirs au théâtre et les enfants l'acclament au passage. Au sortir du lycée, le jeune Hornstein va faire ses études musicales au Conservatoire de Leipzig. Il rencontre Schumann ; à Weimar, il assiste à une représentation de *Lohengrin* et fait la connaissance de Liszt. A Kiessingen, il prend contact avec la société internationale. En 1854, première rencontre

avec Wagner à Zurich, puis c'est la vie commune avec Schopenhauer à Francfort. Nous avons déjà donné quelques détails sur cette partie des mémoires de Hornstein lesquels ont paru pour la première fois dans les *Süddeutsche Monatshefte*. Il faudrait suivre encore le musicien dans un voyage en Bavière au moment de la déclaration de la guerre franco-allemande. Personne alors ne croyait à une défaite de la France et l'auteur note une série de conversations qui sont des plus significatives.

Nous n'avons pu que donner quelques hâtives indications sur la vie de Robert von Hornstein, sans parler de la profonde originalité de l'homme, qui, malgré son enthousiasme pour l'Allemagne d'aujourd'hui, avait la belle mentalité de cette Allemagne d'autrefois, dont les représentants se font de plus en plus rares.

§

Ketten. — Ce roman, écrit selon le procédé naturaliste, nous introduit dans un milieu de petites gens à Vienne. Si le récit en est un peu pesant, les figures en sont par contre admirablement dessinées et une foule d'épisodes secondaires mettent en relief un drame intime vigoureusement développé. Une jeune fille tendre et sentimentale obéit aux visées ambitieuses de ses parents honnêtes travailleurs et épouse un homme riche et vulgaire qu'elle croit aimer. Elle dédaigne un brave garçon pour qui son cœur n'a battu que faiblement, mais elle le retrouve plus tard, au moment où elle se sent pleinement désillusionnée. Pour trouver le bonheur elle va vivre avec son premier amoureux, et l'auteur nous sert pour finir un petit plaidoyer en faveur du divorce. L'héroïne rompt ses « chaînes » — de là le titre du livre — pour ne pas être rompue par elles.

Max Gebhardt. — M. Rudolf Huch a donné la forme d'un « journal » à une amusante satire contre la société. Son héros s'ennuie et fait des réflexions désespérées sur l'atmosphère de médiocrité qui l'enveloppe. A l'école, ses maîtres ne lui ont inspiré que de l'éloignement; étudiant, au lieu de cultiver son « moi », il entre dans une corporation où ses camarades s'appliquent à tuer son individualité. Tableau navrant de la veulerie qui règne dans la jeunesse allemande! Mais quand Max Gebhardt est fonctionnaire, il se sent plus malheureux encore. La vanité d'appartenir à une caste supérieure, la morgue en face des inférieurs, voilà tout ce qu'il trouve chez ses collègues. Mais la nature le console de ses désillusions, la nature toujours pareille à elle-même, et ce philistin décadent trouve le bonheur dans l'oubli d'une civilisation factice et dans les petites joies de tous les jours. Nous n'avons pas fait beaucoup de chemin depuis Rousseau.

Der Weg ins Nichts. — Un grand roman de M. van Oes-